

**Claudie
Gallay**

Une part de ciel

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Aux premiers jours de décembre, Carole regagne sa vallée natale, dans le massif de la Vanoise, où son père, Curtil, lui a donné rendez-vous. Elle retrouve son frère et sa sœur, restés depuis toujours dans le village de leur enfance. Garde forestier, Philippe rêve de baliser un sentier de randonnée suivant le chemin emprunté par Hannibal à travers les Alpes. Gaby, la plus jeune, vit dans un bungalow où elle attend son homme, en taule pour quelques mois, et élève une fille qui n'est pas la sienne. Dans le Val-des-Seuls, il y a aussi le vieux Sam, pourvoyeur de souvenirs, le beau Jean, la Baronne et ses chiens, le bar à Francky avec sa jolie serveuse...

Dans le gîte qu'elle loue, à côté de la scierie, Carole se consacre à une traduction sur la vie de Christo, l'artiste qui voile les choses pour mieux les révéler. Les jours passent, qui pourraient lui permettre de renouer avec Philippe et Gaby un lien qui n'a rien d'évident : Gaby et Philippe se comprennent, se ressemblent ; Carole est celle qui est partie, celle qui se pose trop de questions. Entre eux, comme une ombre, cet incendie qui a naguère détruit leur maison d'enfance et définitivement abîmé les poumons de Gaby. Décembre s'écoule, le froid s'installe, la neige arrive... Curtil sera-t-il là pour Noël ?

Avec une attention aussi intense que bienveillante, Claudie Gallay déchiffre les non-dits du lien familial et éclaire la part d'absolu que chacun porte en soi. Pénétrant comme une brume, doux comme un soleil d'hiver et imprévisible comme un lac gelé, *Une part de ciel* est un roman d'atmosphère à la tendresse fraternelle qui bâtit tranquillement, sur des mémoires apaisées, de possibles futurs.

CLAUDIE GALLAY

Née en 1961, Claudie Gallay vit dans le Vaucluse. Elle est l'auteur de huit romans, parmi lesquels Seule Venise (Le Rouergue, 2004, prix Folies d'encre et prix du salon d'Ambronay), Les Déferlantes (Le Rouergue, 2008, grand prix des lectrices de Elle) et L'amour est une île (Actes Sud, 2010).

DU MÊME AUTEUR

L'OFFICE DES VIVANTS, Le Rouergue, 2001 ; Babel n° 944.

MON AMOUR MA VIE, Le Rouergue, 2002 ; Babel J, 2008 ; Babel n° 991.

SEULE VENISE, Le Rouergue, 2004 (prix Folies d'encre et prix du salon d'Ambronay) ;
Babel n° 725.

LES ANNÉES CERISES, Le Rouergue, 2004 ; Babel n° 1053.

DANS L'OR DU TEMPS, Le Rouergue, 2006 ; Babel n° 874.

LES DÉFERLANTES, Le Rouergue, 2008 (grand prix des lectrices de *Elle*) ; Babel
n° 1085.

L'AMOUR EST UNE ÎLE, Actes Sud, 2010.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02397-3

CLAUDIE GALLAY

Une part de ciel

roman

ACTES SUD

*Il dépend de celui qui passe,
Que je sois tombe ou trésor,
Que je parle ou me taise.*

PAUL VALÉRY

Lundi 3 décembre

On était trois semaines avant Noël. J'étais arrivée au Val par le seul train possible, celui de onze heures. Tous les autres arrêts avaient été supprimés. Pour gagner quelques minutes au bout, m'avait-on dit.

C'était où, le bout ? C'était quoi ?

Le train a passé le pont, a ralenti dans la courbe. Il a longé le chenil. Je me suis plaqué le front à la vitre, j'ai aperçu les grillages, les niches, les chiens. Plus loin, la scierie sombre et la route droite. Le bungalow de Gaby, la boutique à Sam, les boîtes aux lettres sur des piquets, le garage avec les deux pompes et le bar à Francky.

On avait bâti des maisons tristes cent mètres après la petite école. Les stations de ski étaient plus haut, sur d'autres versants.

J'ai pris ma valise. Je l'ai tirée jusqu'à la porte.

Le Val-des-Seuls n'est pas l'endroit le plus beau ni le plus perdu, juste un bourg tranquille sur la route des pistes avec des chalets d'été qui ferment dès septembre.

Le train est entré en gare.

J'ai regardé le quai.

J'avais froid.

J'ai toujours froid quand je reviens au Val. Un instant, j'ai senti l'envie terrible de rester dans le train.

Je suis née ici, d'un ventre et de ce lieu. Une naissance par le siège et sans pousser un cri. Ma mère a enterré mon cordon de vie dans la forêt. Elle m'a condamnée à ça, imiter ce que je sais faire, revenir toujours au même lieu et le fuir dès que je le retrouve.

Deux fois par an, avec le père des filles, on faisait la route. Parfois en train, le plus souvent en voiture. Saint-Étienne, Vienne,

Lyon, et on tirait à l'est, Chambéry, Saint-Jean-de-Maurienne. On ne restait jamais longtemps, quelques jours à certaines vacances, celles de Pâques et du bel été. Des jours pris sur nos congés, on voulait que les petites connaissent le pays, qu'elles rencontrent Yvon, Gaby et la Môme. Qu'elles aient un aperçu du sol, du sang. Et de la famille.

“Dès que je vois les cimes, j'ai le cœur qui se tend”, c'est ce que je disais au père des filles. Je m'arrêtais toujours cinq minutes après le panneau d'entrée, dans le même virage, une courbe d'ombre derrière la chapelle. La main au panneau. Il fallait que je prenne l'air. De grandes goulées de vent froid que j'avalais les yeux dans le ciel et les pieds dans le fossé.

Je m'arrêtais aussi au retour. Même endroit. De l'autre côté. L'été précédent, j'étais venue seule.

Le train a stoppé le long du quai. Une gare sans guichet. Les fenêtres étaient murées par des parpaings.

Philippe m'attendait. Son badge de garde forestier brillait au revers de sa veste. Il avait pris des rides en vrac, les cheveux en broussaille, une barbe de trois jours et des kilos en trop.

Philippe est mon frère.

À part lui, il n'y avait personne.

Personne non plus en face, sur l'autre quai.

— Ça va ?

— Ça va.

— Pas trop long ?

— Non.

Le train est reparti. Il desservait Modane, après la frontière et Bardonecchia.

Un autre allait passer dans quatre minutes. Direction Chambéry. Celui-là ne s'arrêterait pas.

Philippe a voulu qu'on attende Gaby. On s'est assis sur un banc. L'horloge au-dessus de la porte marquait un temps d'une seule aiguille, celle des minutes s'était décrochée et reposait dans le fond bombé du cadran.

La boule de verre était dans ma poche, je l'ai sortie, je l'ai fait tourner dans ma main. Une boule à touristes pleine d'eau avec de la neige en synthétique et un cheval à bascule à l'intérieur. Pendant

le voyage, je l'avais posée sur la tablette, les secousses faisaient danser les flocons.

Philippe lui a jeté un regard.

Cette boule de verre, c'est Curtil qui me l'avait envoyée. Je l'avais reçue huit jours avant, à Saint-Étienne.

Philippe avait reçu la sienne ici, Gaby aussi.

Il m'avait téléphoné : "Tu l'as reçue? – Oui. Qu'est-ce que tu comptes faire? – Qu'est-ce que tu veux que je fasse?"

J'étais venue. Tout de suite. Très vite. À quoi est-ce que je m'attendais? Que Curtil soit là, les bras grands ouverts?

Curtil, c'est notre père.

On l'appelle comme ça quand on est ensemble. Quand je pense à lui, je l'appelle comme ça aussi. Il voulait nous voir. On ne savait même plus où il habitait. Un pied-à-terre un peu à gauche de Nantes, il disait. Si ça se trouve, il n'a jamais mis les pieds à Nantes, c'est que du rêve, des histoires.

— Pourquoi il veut nous voir? j'ai demandé.

— Je ne sais pas.

— Il aurait pu téléphoner.

— Tu sais, lui, le téléphone...

— On dirait qu'il nous convoque.

Philippe a haussé les épaules.

— Il a toujours fait ça.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il veut nous dire?

— J'en sais rien... Peut-être rien. Simplement nous voir.

Une voiture est arrivée, les pneus dans les flaques, des bruits de graviers et le capot de la Volvo.

Gaby s'est avancée, elle portait son éternelle pèlerine, un manteau en grosse laine qu'elle mettait dès novembre et jusqu'à fin avril.

Un peu voûtée, elle a traîné des pieds jusqu'à nous.

Elle m'a frotté la tête en guise de bonjour.

— Ça va, toi?

— Ça va.

Elle a détaillé ma valise, les étiquettes, la sacoche d'ordinateur posée à côté.

Elle s'est assise entre nous.

— Je pensais pas que tu viendrais.

Sa voix était rauque. C'était comme ça depuis l'incendie, ses poumons sifflaient, sa gorge grattait les sons, leur arrachait la surface, ça faisait un bruit de forge et des intonations rudes, on aurait dit qu'il n'y avait jamais de voyelles dans ses mots.

Elle a posé son cabas entre ses pieds. À l'intérieur, une blouse de travail et des pantoufles. Sa boule de verre, elle me l'a montrée, dans la sienne il y avait Nice avec quelques vagues bleues et un dauphin qui nageait.

Philippe n'a pas dit ce qu'il y avait dans la sienne. Il fixait les rails.

Les quatre minutes se sont écoulées. Le train est arrivé. Il est passé lentement. Des voyageurs sommeillaient derrière les vitres. Certains nous regardaient sans sourire.

— Ça serait moi, a dit Gaby, je les ferais courir derrière pour leur apprendre la gaieté.

Le dernier wagon, on l'a suivi des yeux.

Après le passage du train, des poules ont sauté sur le ballast. Elles grattaient entre les rails, retournaient le gravier avec leurs pattes et piquaient du bec dans les mousses.

Gaby a tiré du pain de son baluchon, elle a lancé des morceaux aux poules. Les volailles se bousculaient pour les attraper. C'étaient des pataudes. Quand Gaby jetait trop loin, elles ne retrouvaient plus les miettes alors elles piquaient du bec dans le vide, l'œil rond tourné au ciel et elles reprenaient leur allant, suivaient les rails. Il y en avait six en tout, plus une maigre à l'écart.

Gaby les observait.

— Je ne sais pas si c'est à cause de l'herbe qui est trop haute... ou alors si c'est la mémoire qui leur manque... mais on dirait qu'elles oublient ce qu'elles cherchent.

Ça chuchotait derrière le mur. Des rires retenus. Je me suis retournée. C'étaient les fils de l'Oncle, trois graines de misère qui poussaient sans éducation. L'aîné n'avait pas onze ans. Cette gare était leur territoire, ils avaient aménagé une épave de wagon sur l'ancienne voie désaffectée.

Philippe a sorti des caramels de sa poche. Des mous, entourés de papier transparent.

— Qu'est-ce qu'on fait ? j'ai demandé.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— On l’attend, a dit Gaby.

Philippe nous a donné des caramels.

— Tu peux rester jusqu’à quand ?

— J’ai du temps... mais je ne compte pas passer Noël.

Il a hoché la tête.

Il comprenait.

Avec la lame de son couteau, il a partagé le caramel restant sur le plat du banc. Il a pris soin de faire des parts égales.

— Ça fait combien de temps qu’on ne l’a pas vu ?

— Trois ans.

— Trois ans et cinq mois..., a précisé Gaby, depuis l’enterrement de maman.

— Il doit être vieux.

— Il y a trois ans, il était déjà vieux.

— On fait tous plus vieux quand on enterre un mort.

Après l’enterrement de notre mère, Curtil nous a dit qu’il allait faire un tour. On avait l’habitude. Dans notre enfance déjà, il nous quittait pour aller ailleurs. On restait des semaines sans nouvelles. Et puis un matin, le facteur apportait à notre mère une boule de verre avec un paysage en plastique à l’intérieur. “Curtil revient”, elle disait. Elle ne disait pas votre père, elle disait son nom, Curtil. Des fois, elle ne disait rien, on voyait la boule sur la table, pas besoin de plus, on comprenait.

La boule annonçait son retour. C’était une question de jours. Notre mère se préparait, elle ouvrait ses armoires, sortait ses robes, choisissait la plus belle. Elle recouvrait ses ongles d’une couche laquée, un rouge magnifique qu’elle achetait au supermarché et qu’elle appelait son “Chanel”.

Chaque matin, elle préparait un gâteau. Immuablement le même. À base de chocolat.

Elle disait que c’était le préféré de Curtil.

Elle en confectionnait un nouveau chaque matin et nous abandonnait celui de la veille.

Celui-là seulement.

Parfois, Curtil tardait à revenir et on n’en pouvait plus de ces gâteaux répétés, on les donnait aux copains. Aux chiens. Aux mendiants. Et quand eux-mêmes n’en voulaient plus, on les

déposait dehors, en pile contre un mur. Je les regardais moisir. Je n'ai jamais rien vu de plus étrange que ces gâteaux sombres qui se recouvraient de pourriture. Avec les jours, ils se transformaient, s'unifiaient, devenaient un unique et vaste gâteau, une pyramide vivante qui se tassait, s'effondrait, finissait par ramper et se confondait avec la terre.

Chaque jour, après avoir enfourné son dernier gâteau, notre mère dissolvait le vernis ancien et recouvrait chaque ongle d'une couche nouvelle. L'odeur du dissolvant imprégnait la maison, se mêlait à celles, plus suaves, des diverses ordures qui traînaient dans la poubelle.

Notre mère attendait. Ne s'occupait plus de nous. Ça durait des jours ou ça ne durait pas, c'était selon. Parfois, c'étaient des semaines.

Et Curtil arrivait.

Il arrivait toujours.

Je ne sais pas s'il goûtait à ce gâteau. Il m'est arrivé de l'épier quand il entrait dans la cuisine. Le jour de son retour et aussi le lendemain. Je ne l'ai jamais vu en manger une seule part. Aujourd'hui, je pense que cette préférence était seulement dans la tête de notre mère, et que le plaisir qu'elle prenait à lui préparer ce gâteau suffisait à la persuader de cette préférence.

Curtil revenu, la vie reprenait. Tant qu'il était à la maison, la dernière boule restait sur la table. Il pouvait s'attarder longtemps au point que je pensais parfois qu'il ne repartirait jamais.

Et un jour, il repartait.

Il repartait toujours.

Notre mère l'excusait, elle disait : "C'est les démons qui l'obligent!"

Elle retirait alors la boule de la table et la reléguait dans sa chambre avec toutes les autres.

Sur la nappe de la cuisine restait un rond de poussière, un cercle un peu collant que nous ne touchions pas. Je n'arrive pas à me souvenir si notre mère nous l'interdisait ou si c'est nous-mêmes qui nous le défendions.

À force de temps, la trace disparaissait.

Philippe m'a déposée au gîte, il avait à faire et Gaby voulait dormir.

Francky avait laissé la clé derrière le volet. Un deux-pièces mitoyen aux ateliers de la scierie, chauffé à l'électrique. J'ai posé ma valise sur le lit. L'ordinateur.

La boule de verre.

Dans mon sac, l'épais livre sur Christo que j'avais à traduire. Une biographie de huit cents pages, un artiste du land art américain. Physiquement, l'ouvrage ressemblait à une bible imprimée sur papier fin.

Le compteur électrique était dans une niche creusée dans le mur. Des fils pendaient, les prises étaient noires. Le lit, un deux places, matelas à ressorts, gros édredon, poussé dans l'angle de la pièce. Au-dessus, une branche de buis bénit dont les feuilles blanchies par la poussière devaient dater de lointains Rameaux.

Il restait un peu de nourriture dans les placards.

Le plancher était recouvert de moquette verte. Les cloisons étaient minces et j'entendais les bruits de l'atelier à côté. J'avais l'impression d'avoir les machines dans la chambre, avec les planches, les scies, les moteurs et les hommes.

Je suis sortie.

Un camion chargé de grumes est passé sur la route en faisant trembler les murs, des guirlandes de Noël clignotaient dans sa cabine. Un autre manœuvrait devant la scierie, ses roues écrasaient les écorces, il est allé vider sa benne de sciure au bout du chemin.

J'ai traversé la route.

Des femmes attendaient devant l'épicerie, elles m'ont dévisagée. L'une d'elles s'est penchée, a murmuré des choses aux deux autres. Celles qui écoutaient ont hoché la tête.

La boutique était accolée à la station-service. Le petit garage à côté. Des voitures sur le parking.

Je me suis avancée jusqu'au zinc à Francky. Un auvent, une enseigne en bois, *La Lanterne*. Il y avait d'autres bars dans la vallée mais celui-là était le plus ancien et, de l'avis de tous, c'était aussi le plus beau. L'enseigne grinçait dès qu'il y avait un peu de vent c'est-à-dire presque tout le temps.

J'ai poussé la porte.

C'était l'heure lente, la mauvaise, celle du milieu d'après-midi. Des gars vidaient leurs verres, les yeux dans le vague, regards

inabordables. Ils ont tous tourné la tête quand je suis entrée. Il y avait des vachers qui travaillaient pour Buck, des vieux et quelques autres types. Certains m'ont reconnue. J'ai eu droit à des signes.

La Lanterne, c'est trois grandes salles tout en longueur et une odeur indéfinissable, un mélange de bière et de tabac qui se prend à la laine moite des pulls. La troisième salle sert de cantine aux bûcherons. L'été, quand il est d'humeur, Francky installe des tables sur la terrasse.

Sur le comptoir, l'écriteau *Réception* date du temps où le bar faisait aussi hôtel de passe.

J'ai choisi une place près de la grande baie vitrée.

Diego sommeillait, dos au mur, une main repliée sur un torchon, l'autre sur un puzzle de pièces minuscules qui occupait toute la table devant lui. C'était sa pause. Sa blouse d'aide-cuisinier était suspendue à un clou. Il a entrouvert un œil. Quand il a vu que c'était moi, il a soulevé la main, a remué le torchon.

Francky m'a touché l'épaule.

— Content de te voir, Carole...

C'est lui qui me louait le gîte.

Il m'a demandé si j'avais fait bonne route, si j'étais bien installée et si j'avais besoin de quelque chose, je lui ai dit que tout allait bien, que j'avais faim et il m'a préparé un sandwich.

Il avait installé un ordinateur sur l'étagère près du puzzle à Diego. Un panneau sur la porte, *Connexion WIFI Gratuit*. C'était nouveau. Il m'a dit qu'à cause des montagnes, ça ne marchait pas tous les jours, alors il avait ajouté le mot *irrégulier*, entre *WIFI* et *Gratuit*.

Il y avait un juke-box. Pour quelques cents, on pouvait acheter des jetons et se passer des vieux disques. Je connaissais les codes par cœur, E4 c'était Nino Ferrer, *Le Sud*, la chanson préférée du père des filles.

Un énorme trophée en tête de cerf trônait au-dessus, cloué au mur, l'encolure recouverte de poussière.

Une affiche était scotchée sur la vitre : Défilé de chars le 21 décembre! Depuis 1884, c'était une tradition, on fêtait le solstice. La nuit d'hiver la plus longue de l'année. Chaque quartier présentait son char et rivalisait avec les autres, il y aurait celui du Val-des-Seuls et ceux des proches communes.

- Tu dînes ici, ce soir ? m’a demandé Francky.
— Non, je suis crevée, je vais me coucher tôt.

Au téléphone, je lui avais dit que je resterais une semaine. Peut-être plus.

Curtil m’avait amenée dans ce bar, j’avais quelques heures, il m’avait posée sur le zinc, pour me présenter au monde. J’étais sa première pisseuse, sa fente, son soleil, son azur ! Il avait offert une tournée à tous. M’avait baptisée au vin, à sa façon, une goutte de rouge qui m’avait lesté l’estomac, pour me donner le goût des fortes choses, il avait dit.

Il avait tellement bu qu’il a sombré à la table. C’est le père à Francky qui m’a ramenée à ma mère.

Philippe était déjà né. Gaby est venue après. J’étais entre les deux. J’ai toujours aimé les bars.

Je tiens ça de lui.

J’ai mangé mon sandwich en pensant à tout ça. Après, j’ai mis *Le Sud*, trois fois de suite. À la troisième, Diego s’est redressé, on aurait dit l’Indien géant qui jouait avec Nicholson dans *Vol au-dessus d’un nid de coucou*.

Je me suis excusée.

Je suis revenue à ma table.

Francky m’a apporté une airelle fraîche dans un grand verre à limonade : “Offert par la maison !”

— Alors c’est vrai ce qu’on dit ? il a demandé en passant le chiffon sur la table.

— Qu’est-ce qu’on dit ?

— Qu’il revient.

J’ai hoché la tête.

J’ai brassé dans l’airelle avec la paille, aspiré le bon goût frais du lait et des myrtilles.

Je guettais la route.

À la fin de sa vie, quand elle était en résidence, ma mère aussi fixait le bitume. Le facteur la connaissait, il lui donnait un *Gratuit*, elle le gardait sur ses cuisses, lissait machinalement le papier du plat de la main. À force et avec la sueur, sa paume délavait l’encre noire.

Les infirmières disaient que ça lui faisait du bien d'attendre.
Que, parfois, chez certains malades, l'attente est meilleure que tout.

Je suis revenue au gîte. J'ai vidé ma valise. Le jour tombait, le bus du lycée s'est arrêté devant l'abri. Les portes ont chuinté et des ados sont descendus. La jeunesse du Val. Un éparpillement rapide. J'ai reconnu la Môme, avec son bonnet péruvien, elle s'éloignait en direction du bungalow.

J'ai trouvé des couvertures. Des oreillers. Il n'y avait pas de téléviseur. J'ai déniché un vieux transistor au fond d'un placard, un appareil à piles, on changeait d'ondes en tournant une molette qui déplaçait un curseur. L'antenne était tordue. Ça captait Nostalgie et Culture sur le frigo. RTL près de la porte.

Je suis sortie remplir un sac de sciure et je l'ai porté à Gaby.

Son bungalow était une construction bringuebalante posée entre la route et la rivière. Un habitat de tôles consolidé avec des planches et qui avait résisté à de nombreux hivers. Gaby ne jetait rien. Tout s'entassait dehors, autour, des cartons en piles, un buffet, un vélo, des caisses avec des outils, un vieux poste de télévision. Certaines choses étaient à l'abri sous des grandes bâches brunes. Le reste prenait la pluie. Un passage étroit permettait de rejoindre la porte.

On entrait chez elle par trois marches en parpaings.

Quand je suis arrivée, la Môme était dehors, assise sur un siège du tourniquet. Dix-sept ans, un regard émeraude et les joues plaquées de son, la seule fille blonde du bourg. Elle creusait dans une citrouille, arrachait la pulpe, une matière gluante qui enrobait des pépins blancs et plats.

La Môme n'était pas la fille de Gaby ni celle de Ludo. La première fois que je l'avais vue, elle marchait à peine. "Je la garde pendant que sa mère travaille", c'est ce que Gaby avait dit.

L'année suivante, la Môme était encore là.

Et l'année d'après.

Une gamine à la carnation si pâle, ce n'était pas commun ici. Plusieurs fois, j'ai voulu savoir, j'avais posé des questions mais Gaby restait vague. Philippe n'en disait pas davantage. Ça m'avait énervée, longtemps. Un été, Gaby m'avait lâché que la mère de la Môme l'avait déposée un matin et n'était jamais revenue

la chercher. “Ce qui est abandonné appartient à celui qui s’en occupe. Et je m’en occupe.”

Elle s’en était tenue à cette conclusion brève, une mère qui dépose son enfant et ne revient pas.

— J’apporte de la sciure, j’ai dit à la Môme en lui montrant le sac.

Elle a relevé la tête.

Gaby a surgi de l’ombre. Derrière le bungalow, il y avait un tas d’ordures qu’elle venait de regrouper avec un râteau. Cinq piquets plantés côte à côte pour un début de barrière. Le marteau encore à côté, avec la boîte de clous.

Gaby s’est avancée, a plongé une main dans le sac.

— De la sciure qu’a pas pris la pluie, elle a murmuré avec un sourire.

Une grande bâche rouge s’était détachée du toit et claquait au vent.

— Faudrait que tu grimpes pour remettre le plastique, elle a dit en se tournant vers la Môme.

La Môme a haussé les épaules.

— Faut demander à Diego.

— On ne peut pas tout demander à Diego.

Gaby s’est avancée jusqu’à la porte. Elle m’a montré l’ouverture sombre.

— Tu entres cinq minutes?

— Non, je vais à la rivière.

Elle a cogné ses bottes contre les marches pour faire tomber la terre. A glissé le sac à l’intérieur.

Dehors, un divan en faux cuir prenait la pluie malgré l’abri de l’auvent.

— Tu voudrais pas m’aider à le rentrer?

Ce n’était pas un grand divan mais la porte était étroite.

— Ça passera pas, j’ai dit.

— L’an dernier, c’est passé avec Ludo.

J’ai soulevé d’un côté et elle de l’autre. Les premières tentatives n’ont pas été bonnes. Il a fallu reprendre. Une fois à l’intérieur, on a placé le divan devant la télé. Il touchait le lit. Le chevet était coincé. La table à droite. Les trois chaises. Le frigo, l’évier avec la cafetière, la deuxième fenêtre obstruée. Trop près, elles allaient s’esquinter les yeux.

— L'année prochaine, tu le laisses dehors et tu en achètes un plus petit, j'ai dit en ajustant les coussins.

— Il est presque neuf.

— Presque, oui...

Une bouteille d'oxygène était calée dans l'angle de la pièce. Un masque à côté.

Les cages au fond.

Six cages avec les écureuils dedans. Trois fois par an, Gaby leur rasait la queue. Avec les poils, elle fabriquait des pinceaux qu'elle vendait à l'échoppe du vieux Sam.

La sciure, c'était pour eux. J'ai glissé quelques graines dans les cages.

Gaby s'est approchée. On a regardé les écureuils.

On ne savait pas trop quoi se dire. Je suis ressortie. Dehors, il y avait l'emplacement vide du divan.

Le chenil de la Baronne n'était pas loin, coincé entre la ligne de chemin de fer et la route. Le vent qui soufflait d'ouest apportait les aboiements des chiens.

J'ai regardé ma montre. Trop tard pour la rivière. La Môme avait fini sa citrouille, elle découpait les dernières dents, bourrait l'intérieur avec du papier journal.

De l'autre côté de la route, les fils de l'Oncle nous observaient. Les liens du sang leur avaient dessiné les mêmes visages. Les deux plus grands avaient la chemise ouverte, des allures à la James Dean, cheveux en bataille et le front rebelle. Le petit s'appelait Marius. Celui-là semblait différent. Plus frêle. Il avait un torse de jeune enfant, des bras comme des ailes et des grands yeux sous un crâne presque nu.

Ils vivaient en face, une maison simple avec une cour sans pelouse. Leur mère était une femme étrange. Quand elle parlait, ses paupières se baissaient, les relever lui demandait un effort, une crispation de tout le visage, malgré cela les paupières se refermaient toujours. Parfois, elle devait s'aider de ses doigts.

Elle était la seconde femme de l'Oncle. Bien plus jeune que lui. On racontait qu'elle avait découpé et cousu les rideaux de ses fenêtres dans le voile de mariée de la première épouse.

Les trois garçons étaient les fils de ces deuxième noces.

On s'est regardés. De loin. On ne se parlait pas. Des cousins pourtant puisque l'Oncle est le frère de Curtil.

J'ai remonté la route. Je sentais leurs regards dans mon dos. Les néons rouges se reflétaient sur le bitume huileux de la station-service. Arrivée à l'enseigne, je me suis retournée. La Môme avait mis le feu à l'intérieur de sa citrouille. Dans la pénombre, j'ai vu le bungalow, le rire flamboyant du diable et les garçons de l'Oncle plantés comme trois arbres secs de l'autre côté de la route.

De retour au gîte, j'ai voulu téléphoner à Kathia mais le réseau était faible. Kathia est la secrétaire du CAT où je travaille, elle est aussi ma meilleure amie. J'ai tenté un texto.

J'ai secoué la boule de verre et j'ai regardé tomber la neige.

La route à travers la boule.

Les arbres.

Les lampadaires.

Je suis professeur de cuisine à Saint-Étienne, spécialité pâtisserie. Pas titulaire. Mon prochain remplacement était prévu du 7 au 15 janvier, après j'avais une longue durée à partir du 24 jusqu'à fin mai.

Rien avant. C'est pour ça, en attendant, je traduais Christo. Tous les matins, je m'attelais à ce travail, chapitre après chapitre, encore un mois et j'en aurais fini, c'est ce que je pensais, poursuivre en attendant Curtil et rentrer à Saint-Étienne.

Cette traduction, c'est Pierre Doxel qui me l'avait proposée, un ami du père des filles, il est éditeur à Clermont-Ferrand. Il m'avait téléphoné un soir, tard, son traducteur venait de le lâcher pour partir à Varanasi... Varanasi, tu te rends compte, rien que des morts et des lépreux là-bas! Il m'avait expliqué, Christo, le land art, les voiles, les tissus, un type qui emballe des monuments et devient célèbre dans le monde entier. Tu ne voudrais pas t'y coller, toi? Me coller à quoi? Si tu dis oui, tu me sauves la vie!

Je n'avais jamais sauvé la vie de personne. Je lui ai traduit les premiers chapitres, il m'a versé une confortable avance et m'a demandé de continuer.

Quand je n'ai pas de remplacements, je trouve des petits boulots et j'attends qu'on m'appelle. Je parle parfaitement anglais, ma mère avait voulu cela, que je sois bilingue, elle disait qu'un

jour ou l'autre ça me servirait, que ça élargirait le champ de mes mondes. Grâce à elle, j'avais traduit des centaines de notices techniques pour aspirateurs, robots, perceuses, des explications imprimées sur du papier fragile et que l'on trouve pliées en accordéon dans le fond des boîtes. J'avais traduit le montage de quelques meubles IKEA et la posologie des produits cosmétiques, Sano-flore, les trois lignes derrière le flacon bleu, c'est moi, *Organic ancient rose floral water. Clarifying toner for the face. Revitalized and radiant skin. Suitable for sensitive skin.*

J'avais travaillé à la chaîne, dans une usine pharmaceutique, huit heures à décoller les vignettes sur les boîtes de médicaments. J'avais aussi été petite main dans un élevage de grenouilles. Trop sensible, je récupérais les batraciens dans mes poches pour les rendre à la mare.

Ma mère, à la fin, sa mémoire aussi c'était du land art. Des pans entiers de vie qui se recouvraient d'oubli. Elle déambulait dans les couloirs, murs blancs, sols blancs, faïences immaculées et blouses d'infirmières, je lui ai acheté une robe de chambre pétard pour pas qu'on la perde. Du tissu soyeux, un vrai feu d'artifice! On l'a perdue quand même. Couchée, endormie à tout jamais en périphérie de Grenoble, à l'ombre d'un arbre dans la douzième droite de l'allée centrale d'un cimetière dont j'oublie toujours le nom.

Mardi 4 décembre

Un temps de chien au petit matin. Les yeux pas encore ouverts, je me suis tiré les jambes du lit. J'ai monté le thermostat des radiateurs. Il me restait des biscuits du voyage, un fond de café dans le placard.

J'ai poussé la table pour être face à la fenêtre. Je voulais pouvoir travailler et voir la route sans avoir à bouger, juste en levant la tête.

J'ai traduit le début d'un chapitre.

J'ai vu passer Gaby, son profil penché dans la Volvo. Elle travaillait à *L'Edelweiss*, un hôtel de montagne à trois kilomètres en pleine côte. Confortable. Fonctionnel. Une clientèle de vacanciers et de représentants de commerce qui circulent entre Grenoble et Turin.

Gaby est femme de ménage. Elle travaille le matin. La direction lui prête une blouse, elle doit tenir ses cheveux propres, on ne l'oblige pas à les couper, seulement à les attacher.

Jean est arrivé quelques minutes après sept heures, il a traversé le terre-plein en direction des ateliers. Il portait un jean sombre et une surchemise épaisse à carreaux. Je l'avais à peine vu l'été dernier. Et l'été d'avant non plus. J'ai attendu un moment, j'ai pensé qu'il ressortirait.

À dix heures, j'ai fait une pause. J'ai pressé une orange au-dessus d'un verre.

J'ai bu le jus.

Sur le buffet, il y avait des journaux datés du printemps avec des articles qui parlaient du tracé de l'avalanche comme d'une cicatrice que le maire voulait transformer en piste. La première du Val. Une descente qui partirait du cairn de Maldavie et viendrait se finir à la

ferme de Buck. On parlait de remontées mécaniques, d'un magasin de location de skis et de plusieurs hôtels modernes. Le Val pourrait rivaliser avec les autres villages, grandir et devenir un jour une vraie station. Il avait suffi d'un été pour que tous finissent par admettre que cette chose stupéfiante pouvait devenir possible.

Du pas de la porte, je voyais le couloir laissé par l'avalanche, une balafre de deux cents mètres de large et quatre mille de long qui avait couché des centaines d'arbres et s'était terminée dans la rivière. Un glissement que l'on disait dû à des écarts de température les jours d'avant, l'eau s'était infiltrée sous le manteau de neige, des plaques s'étaient détachées et avaient dévalé à la verticale en charriant la terre et le goudron.

La serveuse à Francky vivait dans un appartement au-dessus de *La Lanterne*, des volets gris et une rambarde en fer.

À onze heures, elle est sortie sur son balcon et elle a secoué ses draps.

Je suis allée faire quelques provisions à la petite épicerie, café, biscottes, confitures... Pour le reste, j'étais décidée à prendre mes repas à *La Lanterne*.

L'épicier a mis mes achats dans un carton.

— Ça fait plaisir de vous voir chez nous... Vous restez jusqu'à Noël?

Les clientes qui étaient dans les travées ont levé la tête, elles ont épié mes achats, attendu que je m'explique.

J'ai répondu que j'étais là seulement pour quelques jours.

J'ai rapporté mes achats au gîte.

Il faisait beau.

J'ai pris le livre. Il était lourd. Je voulais lire dehors, au soleil. J'ai pensé en arracher des pages. Ne partir qu'avec celles du chapitre à traduire.

C'était jour de pêche sur la Feule. J'ai marché jusqu'à l'endroit où les pêcheurs avaient lancé leurs lignes. La rivière faisait une courbe et s'engouffrait sous le pont. Les bouchons flottaient. Les fils de nylon se perdaient dans les reflets. On me dévisageait parce que j'étais dehors, avec un livre. Et aussi parce que j'étais la fille à Curtil.

La Feule est une belle rivière mais ce n'est pas une facile. Elle peut rouler des colères et être ennuyeuse comme la mort. Au dégel d'une année, je l'ai vue charrier une carcasse de vache, une bête lourde à la panse gonflée et que la neige avait rendue. Je l'ai vue à sec, l'été suivant, avec les truites clouées à la vase et des poissons sur le ventre qui gobaient le vide.

J'ai lu, le dos au soleil. Quelques lignes narraient le chagrin infini qui avait submergé Christo à la mort de sa mère. Le peintre avait pleuré des jours, sans pouvoir se calmer. Devant tout ce chagrin qui semblait inconsolable, sa femme était désorientée. Elle avait téléphoné au père de Christo. Le vieil homme avait confié : "Ce n'est pas sur la vieille dame qui est morte, ce n'est pas pour ça que Christo pleure. Christo pleure pour la jeune femme, sa maman, quand il était un petit garçon."

J'ai relu la phrase. À mi-voix. Plusieurs fois. Sur quelle mère avais-je tant pleuré quand maman est morte ? Était-ce sur la maman conteuse d'histoires d'avant mes six ans ? Sur celle-là seulement ? Ou bien était-ce sur la vieille dame ? Ou sur l'autre, celle du jour de l'incendie ? Ou bien sur celle qui faisait de l'attente de Curtil une composante essentielle de son amour ? Sur quelle mère ? Était-ce sur la mère joyeuse qui était cachée dans la vieille dame ?

La ligne de chemin de fer longeait la rivière sur une centaine de mètres. J'ai glissé une herbe comme marque-page.

Je me suis avancée jusqu'au pont. Dessous, dans les remous, c'était une passe de truites brunes.

Diego pêchait au milieu, les jambes dans des cuissardes. Quand il avait du temps, il venait plonger ses fils dans la Feule. Les courants entraînaient ses lignes et ses flottaisons.

Les piliers qui appuyaient sur le rivage étaient envahis par les ronces, des clôtures barraient le passage, un obstacle de béton, une dalle taguée. Les lattes du tablier étaient pourries, certaines, effondrées. Pour passer sur l'autre rive, il fallait oser franchir ce pont ou faire le tour par un autre plus au sud.

Une crue avait emporté la première passerelle, construite dans les années 1880. On en avait bâti une seconde, plus moderne. En acier. Emportée elle aussi. Ce dernier pont était recouvert de rouille, on l'appelait le Pont-Rouge, il pelait comme un lépreux.

J'ai gratté le pilier, j'ai ramené sous mes ongles un peu de la couleur gris argent des origines.

De retour de la rivière, je suis passée chez Gaby mais elle n'était pas là. Je suis allée à *La Lanterne*. J'ai poussé la porte. Les conversations se sont interrompues, les têtes se sont tournées.

Francky m'a fait signe. Il organisait une tombola, il s'agissait de parier sur le jour où la neige allait tomber. Le gagnant emporterait un tonneau de vin. Le tonneau était en vue sur une table, le règlement au-dessus : "On peut dire qu'il neige si la couche est supérieure à deux centimètres et qu'elle recouvre le sol d'une façon régulière."

J'ai misé mon nom à côté du 31 décembre.

Et puis les conversations ont repris.

Philippe est arrivé, il a garé son pick-up à gauche de l'enseigne, l'avant contre le bac à fleurs. Un véhicule de fonction, couleur kaki, des pneus énormes, cabossé sur une aile et aussi aux deux pare-chocs.

Quand il a vu où j'avais misé, il s'est fiché de moi, m'a assuré que la neige tomberait bien plus tôt. Sans doute autour du 20, il suffisait de regarder le poil des bêtes.

— Pour le grand défilé des chars, je te le dis, tout sera blanc !
Il est allé s'asseoir à sa table.

Avant, il avait son bureau dans la maison des forestiers mais l'avalanche avait tout couché, la jolie bicoque et sa petite barrière. Ils avaient pu sauver les archives et les animaux empaillés. Ils avaient aussi récupéré un herbier, des centaines de dossiers remplis de plantes et de fleurs sèches. Philippe avait tout entreposé chez lui dans une pièce en sous-sol qui servait autrefois à l'élevage des vers à soie.

En attendant la reconstruction, il s'octroyait une table à *La Lanterne*, toujours la même, près de la grande vitre, avec la vue sur les trois salles et le parking.

Il laissait dans le tiroir des stylos et des carnets. Par un accord tacite, c'était sa place réservée. Quand il n'était pas là, la table restait inoccupée.

Il a retiré son badge. Il s'est passé les mains sur le visage, plusieurs fois. Appuyés au bar, des types attendaient pour lui parler.

C'était une affaire de patience. Tant que le badge était sur la table, personne ne s'approchait.

— Qu'est-ce que je te sers? lui a demandé Francky.

— Un café... Une tartelette au citron, une tranche de cake... Non, deux... deux tranches... et une boule de glace.

— Des soucis?

— Pas plus que d'habitude.

La serveuse débarrassait les tables et chantait avec la musique. Francky lui a fait un signe pour qu'elle se taise. C'était une fille particulière. Une peau de rouquine. Des cheveux orange. Elle avait une jambe en plastique, ça lui faisait une démarche de boiteuse.

Partout ailleurs, une fille pareille aurait poussé au vice. Ici, elle faisait rêver.

— Salut, beau ténébreux..., elle a dit en posant le plateau devant Philippe.

Il a levé les yeux, lui a souri sans répondre. Malgré cette jambe, ou à cause de ça, tous les hommes étaient amoureux d'elle, de ses corsages à froufrous, de ses colliers en faux diamants et de cette cuisse étrange accrochée haut à sa hanche et qui lui donnait un charme très personnel.

Il a englouti une tranche de cake et puis l'autre. La tarte, la boule de glace, le café. Après la dernière bouchée, il est resté immobile. Il avait les traits tirés. De la fatigue sur les paupières comme en ont les gens qui dorment mal.

Avec les années, il prenait le regard tombant des vieux cockers.

Philippe gérait la Vanoise, il semblait tout connaître de ce qui vit dans ce parc, de ce qui crève, les traces, les sentiers, les abris, les bêtes. Être né là lui donnait une légitimité organique que j'avais perdue en quittant le Val.

Il a fini par reprendre son badge, l'a gardé quelques instants dans sa main avant de le raccrocher au revers côté droit de sa veste. C'était le signe. Un premier type s'est approché, un trapu avec des yeux ronds, il venait râler contre des opposants à la piste qui avaient déroulé leur banderole devant chez lui.

Pour tous, il n'était question que de ça. La piste. Des réunions avaient eu lieu avec des partenaires en cols blancs, le Val les avait vus arriver en septembre, des gens de la ville, des promoteurs avaient causé à Buck pour qu'il vende ses prés.

Ils allaient monter les bulls au Val avant la tombée de la première neige. Ils feraient sauter les rochers, construiraient un premier refuge à proximité des Sablons et apporteraient du divertissement dans ce royaume qui n'en avait pas.

D'autres gars sont venus parler à Philippe. Quand il le pouvait, il donnait un avis calme. Parfois, il n'en donnait pas. Il opinait de la tête. Prenait des notes, griffonnait dans les marges.

J'ai attendu qu'il ait fini pour m'asseoir à sa table. Il restait des miettes de la tarte, la tasse, un sucre.

— Ça braconne dur du côté de la Croue, il a dit.

La Croue, c'est une combe magnifique juste au-dessus de notre maison d'avant. Il avait trouvé des traces de roues, des restes de carcasses. Les braconniers massacraient les petits comme les mères, certains étaient de mauvais tireurs et faisaient des morts lentes.

Il a refermé son carnet.

— Je suis patient, ça prendra peut-être l'hiver mais j'attraperai ceux qui font ça.

Une femme est entrée, elle voulait la clé de chez lui pour accéder aux herbiers. Il a fouillé dans ses poches, a sorti un trousseau avec un porte-clés en verre, une fleur de bleuet prise à l'intérieur.

— T'as des nouvelles? je lui ai demandé quand j'ai pu croiser ses yeux.

Il a fait non avec la tête.

— Tu crois qu'il sera là quand?

— Je sais pas.

Il a promené une miette au bout de son doigt en lui faisant faire des spirales lentes. Il a dessiné un rond en entraînant l'eau qui avait coulé sur la table. J'ai dessiné un losange à côté. On faisait ça quand on était gosses. Celui qui perd est celui qui ne peut plus rien dessiner.

— J'espère qu'il viendra bientôt.

— J'espère aussi.

— Il a quel âge maintenant?

— Soixante-douze.

On a arrêté notre jeu. Philippe a rangé son carnet.

— Te bile pas, il a fini par dire.

Il s'est calé dans le fond de sa chaise. M'a regardée un long moment.

— Tu devrais aller voir Gaby.

— Je la vois, Gaby.
— Tu devrais aller chez elle, prendre le temps.
— J’y étais hier. On a rentré le divan.
— Mais tu n’es pas restée. Tu as regardé ta montre. Tu fais toujours ça...

— Elle te l’a dit ?

Il a hoché la tête.

Un soupir.

On s’est perdus les yeux dehors, le parking, les voitures, et la route avec les fils noirs qui traçaient droit.

Diego est revenu de la pêche avec tout son barda.

Le téléphone de Philippe a sonné. C’était un vieux modèle avec la musique des *Quatre Saisons* de Vivaldi. Il s’est levé pour répondre.

Philippe avait la passion des chemins. À vingt ans, il avait aménagé un passage pour les animaux avec accès le long de la rivière et interdiction aux chasseurs d’approcher. Il avait ensuite débroussaillé des kilomètres d’un sentier en altitude, une ligne censée être celle du partage des eaux.

Il voulait maintenant retracer l’itinéraire exact pris par Hannibal quand il a traversé les Alpes avec ses éléphants. Baliser ce sentier était devenu une obsession, il jurait de parvenir à le faire accréditer par les plus grands guides.

— On dirait que tu es passé sous un train..., j’ai dit quand il a raccroché.

— C’est Emma... Elle reste à Dijon, sa mère est malade.

— Tu devrais pouvoir survivre quelques jours ?

— C’est ça, marre-toi...

— Je me marre pas...

Il a sorti une cigarette, a craqué une allumette. J’ai soufflé sur la flamme.

— On ne fume plus dans les bars.

Il a recommencé.

J’ai soufflé. Plusieurs fois. Ça a fini par l’énerver.

— Arrête, t’es pas drôle !

J’ai arrêté.

On s’est tendus. C’était toujours comme ça quand on se retrouvait, il fallait qu’on se réhabitue.

— Et Jean, il devient quoi ? j’ai demandé.

— Jean ? Qu'est-ce que tu veux qu'il devienne ?

— Je ne sais pas... Je l'ai aperçu ce matin.

— Il devient ce qu'on devient tous...

Il n'a pas eu le temps de continuer. La porte s'était ouverte. Le courant d'air m'a glacé les reins.

— Ton fils..., j'ai dit.

Yvon est entré, une caméra à la main. Dix-neuf ans. Grand, un échalas à l'allure dégingandée. Il est venu m'embrasser.

— Tu es arrivée ? Je savais pas... Tu restes jusqu'à quand ? Jeudi, tu seras encore là ? Je cherche quelqu'un pour me monter sur le bois de coupe.

— Jeudi, t'as pas cours ? a demandé Philippe.

— Y a grève.

— Je suis venue en train, je n'ai pas de voiture.

— Tu peux prendre celle d'Emma, a proposé Philippe. C'est une Coccinelle un peu pourrie mais elle est encore fiable sur les petits trajets.

On s'est mis d'accord avec Yvon pour dix heures le matin. Il est passé dans la salle d'à côté, celle du flipper et du baby-foot.

— Il fait quoi, avec cette caméra ? j'ai demandé.

— C'est l'année du bac, il a pris option cinéma... Il a décidé de faire du tracé de la piste le sujet de son reportage. Après, il veut partir au Bangladesh. Entre les deux, il va essayer de décrocher son diplôme.

— Il l'aura...

— Il devait déjà l'avoir l'année dernière. Résultat, recalé, même pas l'oral de rattrapage.

Je n'ai pas insisté.

Des odeurs de viande suintaient de la cuisine, j'ai fait signe à Diego pour qu'il me réserve une place pour le dîner.

Le soir, j'étais fatiguée, j'ai pris un dîner rapide chez Francky et je me suis couchée tôt.

J'ai pensé aux autres corps qui s'étaient étendus dans ce lit. Aux inconnus des chambres. Il me semblait sentir la proximité de leurs odeurs, de leurs moiteurs.

Je me suis levée et j'ai enveloppé le matelas d'une deuxième épaisseur de drap.

Dès que j'ai éteint la lumière, une bête s'est mise à courir dans le grenier. Des petits pas rapides qui m'ont tenue éveillée.

Mercredi 5 décembre

Le matin, devant la porte, il y avait des flaques. Autour, partout, c'était ton sur ton, toutes les nuances de gris, la montagne, les falaises, la forêt et la route.

J'ai allumé la radio.

J'ai bu mon premier café derrière la vitre.

Les bûcherons étaient tous en face, dans le réfectoire chez Francky. Je voyais les lumières vives et les silhouettes penchées. Le bus attendait dehors. Le chauffeur à l'intérieur. Diego a chargé les bidons d'eau et les casse-croûte de midi.

J'ai ouvert le livre, branché l'ordinateur et je me suis mise au travail. 1963, Christo est à Paris. J'ai commencé à traduire cette période, quand il trouve son concept et emballe ses premiers objets.

Les bûcherons sont sortis. Certains sont montés dans le bus, ils étaient abatteurs, élingueurs, conducteurs de grues, manieurs de treuil. Les autres ont traversé la route. Ils ont fait démarrer les machines. J'ai entendu les bruits des scies de l'autre côté de la cloison.

Jean est arrivé. Il a garé sa jeep. Il portait la même surchemise rouge que la veille. Il m'a semblé qu'en sortant de la voiture, il regardait du côté de ma fenêtre.

Avec le lever du jour, la montagne était rose. Pour travailler plus vite, il me faudrait des murs épais, pas de vue sur le dehors, et personne à regarder.

J'ai relu le chapitre 1, l'enfance de Christo, la Bulgarie, Vienne.

1970. L'artiste tend un tissu couleur safran qui obstrue toute une vallée dans l'État du Colorado. Du tissu sensible comme de la peau. Des milliers de gens font le déplacement pour voir cela.

Un jour, il emballe un arbre.

J'ai traduit une interview dans laquelle Christo explique qu'on montre aussi les choses en les dissimulant.

À onze heures, la serveuse à Francky est apparue sur son balcon. Comme la veille, elle a secoué ses draps, a tapé les taies.

Pierre a téléphoné. Il m'a demandé où j'en étais. J'ai répondu que ça avançait. J'ai tiré le rideau. Le livreur d'essence remplissait les cuves de la station. Un camion déchargeait des troncs devant la scierie, des douglas par dizaines, nus, ébranchés et sans écorce.

L'après-midi, ils ont amené les bulldozers, deux engins énormes qu'ils ont garés au bout du terrain. Ils les ont placés l'un à côté de l'autre. Les lames face à la route. C'est avec ça qu'au printemps, ils allaient lisser la piste.

Je suis sortie. J'ai marché bien après le pont. En revenant, j'ai vu la Volvo devant chez Gaby. J'ai frappé. Doucement. J'ai poussé la porte. Elle sommeillait sur le divan. Ses mains étaient posées sur son ventre, croisées l'une dans l'autre, elles montaient et descendaient au rythme de sa respiration.

Gaby a entrouvert les yeux.

— Me suis endormie, elle a dit.

Elle était revenue du travail, avait mangé, dormi, suivi un épisode des *Feux de l'amour*, préparé un flan. Dormi encore.

Il y avait des pommes dans un cageot. Des photos contre la porte du frigidaire. Le moteur faisait vibrer la tôle. Le mur côté nord était tapissé de cartons épaissis au bitume.

Un sac en cuir par terre, à côté de l'évier, la fermeture éclair était ouverte, des vêtements froissés à l'intérieur.

— C'est les affaires à Ludo, elle a dit.

Ludo, c'était son homme. Pas un bavard mais un casier judiciaire long comme une bible. Il avait pris son premier tampon à quinze ans, en chapardant une mobylette. Un p'tit loubard mais pas un mauvais bougre. Il y avait un portrait de lui dans un cadre en couleurs.

Gaby a sorti du placard un paquet de biscuits fourrés à la figue. Elle a posé le paquet sur la table.

— Je suis allée le voir hier...

Les horaires de la prison étaient précis. Elle avait droit à une visite par mois. Elle prenait un jour de congé, lui parlait dix minutes et elle revenait avec du linge sale qui puait les barreaux. Si elle ratait son jour, ça passait au mois suivant.

— Il sort quand ?

— Dans six mois.

Ludo, je l'avais croisé ici quelques fois. Un maigre avec une moustache noire et des yeux sombres.

Elle a vidé le sac. Sur tous les vêtements, elle avait dû coudre une étiquette avec son nom.

Je suis restée debout, dans l'encoignure près de la fenêtre. L'eau qui suintait du toit laissait des rigoles de rouille. Ça traînait contre les parois, des longues mouillures qui séchaient en dessinant des paysages rouges.

— Je me demande comment tu fais pour t'habituer à vivre là-dedans.

— Je m'habitue pas.

— Ça fait bientôt vingt ans...

— C'est pas les ans qui font l'habitude.

Elle a mangé un biscuit. Entre les pieds de la table, le vieux linoléum se déchirait par plaques.

— Et c'est quoi qui fait l'habitude ?

— C'est le renoncement.

Elle n'en a pas dit plus. Elle a repris un biscuit.

— Ludo, il dit que, quand il sortira, on aura une maison en dur, avec deux chambres, une pour nous et une pour la Môme.

Une maison en dur, c'était son rêve. Avec un toit en tuiles et une barrière blanche. Elle avait toujours voulu ça. Et aussi loin que je me souviens, Ludo lui avait toujours promis.

— Il se fout de ta gueule, Ludo.

— Pense ce que tu veux.

Elle s'est levée, est allée jusqu'à l'évier. Elle a bu de l'eau. Elle avait les doigts potelés et les bourrelets de chair se refermaient sur son alliance.

— Tu vas le dire à Curtil qu'il est encore enfermé à Varcès ?

— On verra.

Elle a tourné la tête. Diego arrivait avec son Solex.

— Une argentée ! il a dit en tirant une truite de sa sacoche.

Il l'avait pêchée le matin, vidée du ventre, lui avait laissé la tête et la grande arête. Il l'a brandie, l'index replié dans une ouïe comme un crochet.

Gaby a tourné la truite entre ses mains, elle a reniflé l'odeur. Ses yeux brillaient. Elle ne savait pas quoi faire pour remercier Diego alors elle lui a donné les biscuits figués, tous ceux qui restaient dans le paquet. Comme il ne voulait pas les prendre, elle les a glissés de force dans sa poche.

— J'essaierai de t'en pêcher d'autres! il a promis en retournant à son Solex.

Il a dû pédaler fort pour enclencher le moteur. Il portait des grandes bottes, ça nous a fait rire.

On l'a regardé partir.

Gaby a posé la truite dans un plat. Elle a écarté les doigts, des écailles brillantes étaient collées à ses paumes. Dans le frigo, il y avait des carottes, de la mortadelle et cette grande truite argentée qui brillait comme une lune.

La Môme est arrivée cinq minutes après Diego.

— J'ai croisé l'Indien sur son vélomoteur..., elle a dit en dénouant sa grande écharpe.

Gaby a voulu lui montrer la truite, tout de suite, elle lui a pris le bras, l'a entraînée.

Elle s'est figée, la main sur la poignée.

— Tu es encore allée au lac!?

Elle lui a arraché le bonnet. Sous la laine, les cheveux tombaient, filasse, trempés.

— Mais qu'est-ce que tu as dans le crâne?

Le bas du pantalon aussi était mouillé.

— Qui c'est qui t'a emmenée là-haut, hein, dis-moi?

— Personne.

— C'est la Baronne, elle t'a prêté le cheval?

La Môme n'a pas répondu.

Gaby l'a assise de force sur une chaise. Elle lui a retiré ses chaussures. Sous les chaussettes, les pieds étaient bleus.

— Quand ils seront gelés, ils tomberont comme du bois sec!

— Crie pas...

— Je crie pas.

Elle a décroché une serviette, lui a frictionné les cheveux. Je n'avais pas envie de rester et d'entendre leur dispute. Gaby râlait qu'il y avait des grands principes d'humanité et que le premier, c'était de ne pas faire chier les autres.

— Mais y en a qui n'ont toujours pas compris ça!

Elle frottait fort. Le visage de la Môme disparaissait sous la serviette.

— Je devrais te laisser attraper la crève, que tu comprennes une bonne fois...

Elle a branché son chauffage d'appoint, un petit Zibro qui fonctionnait au pétrole et qui puait fort au démarrage.

— C'est pas en te noyant que tu comprendras la vie, elle a dit.

— Je ne veux pas me noyer.

— Tu veux quoi alors?

Les cheveux étaient pleins de nœuds. Gaby les a démêlés avec une brosse dont les dents en acier râpaient.

La Môme grimaçait.

— Tu me fais mal!

— Tout le monde a mal, a répliqué Gaby, les doux, les méchants, les riches, les beaux, les rois... même les cons!

Sa voix rauque râpait autant que la brosse. Ça a duré un moment et puis elle s'est calmée.

— La douleur, c'est la seule justice, elle a soufflé.

Elle a étendu la serviette sur la corde.

— Tu vas à l'école, tu apprends, c'est tout ce qu'on te demande.

— Et le reste? a interrogé la Môme.

— Quel reste?

Gaby lui a pris la tête entre ses mains et l'a regardée dans le fond des yeux comme si elle voulait lui loger une pensée à l'intérieur.

— Y a pas de reste, elle a dit.

Elle a détaché la poignée de cheveux qui s'étaient pris entre les pics de la brosse.

— Tes pieds doivent toujours rester propres et secs, n'oublie jamais ça, sinon...

— Sinon quoi?

— Sinon, tu finiras avec la lèpre.

C'était dit.

Ça a fait sourire la Môme.

— La lèpre..., elle a murmuré.

Le rire lui bombait les joues. Ses dents étaient alignées, blanches, éclatantes. Elle a remis ses chaussettes en tirant sur les talons.

Gaby a haussé les épaules. Elle a jeté les cheveux dans la poubelle. Elle est revenue vers l'évier.

— Les lacs, c'est pas fait pour les vivants.

Elle a ronchonné ça et la Môme a baissé les yeux. Il y a eu un silence de plomb après, bien épais, pendant lequel aucune des deux n'a dit un mot.

Gaby a reposé la brosse sur l'étagère. La dispute l'avait essoufflée.

— Ça sert à rien que je m'énerve, on ne fait pas boire un âne qui a pas soif.

Elle s'est tournée vers moi, la tête penchée, les cheveux en rideau.

— Elles vont bien, tes filles, toi ?

— Elles vont bien. Elles sont en Australie.

— L'Australie, c'est là où il y a les kangourous ?

— C'est là.

— Ça fait loin...

— Ça fait loin, oui.

Elles étaient parties toutes les deux, à quelques semaines d'écart, Julie avait trouvé un emploi dans un restaurant, rencontré un garçon et Zoé était allée la rejoindre. Elle disait que sa sœur lui manquait trop, que Sydney était une ville extraordinaire, qu'on pouvait y vivre des choses formidables.

Elles avaient prévu de rester un an et de voir après.

J'ai raconté tout ça.

La Môme a profité que ça se détendait pour se glisser sur le divan.

Gaby a ramassé les vêtements de Ludo qui traînaient en tas devant l'évier, elle les a bourrés dans le tambour de la machine.

Elle s'est relevée en se tenant les reins.

— Je te défends d'aller au lac, c'est fini, pour cette année et pour toutes les autres... Pour toutes les autres années de ta vie ! Tu m'entends ?

— J'entends.

— Promets...

La Môme a tiré une couverture sur ses jambes. Elle a allumé la télé.

Gaby est revenue lui prendre la tête. Elle lui a fait jurer comme s'il ne pouvait pas y avoir de réconciliation possible sans cette promesse.

— Je promets, elle a fini par lâcher, la Môme.

Mon téléphone a vibré, c'était Philippe, il m'attendait devant le gîte pour me laisser la voiture d'Emma.

J'ai fait le retour d'un bon pas.

La Coccinelle orange était garée devant la porte.

Philippe m'a tout expliqué, le démarreur, le frein, les vitesses et comment ouvrir le réservoir d'essence. Il a laissé les clés sur le contact et il est reparti à pied.

Pas de télé, pas de cinéma, pas de vrais bars.

J'attendais Curtil. Quand j'aurais fini la traduction, je rentrerais. Je l'avais dit à Pierre, je travaille, je termine, je rentre.

J'ai pensé aux filles.

J'avais aimé leur père. Il m'avait aimée aussi. On avait eu des projets, on en avait réalisé certains, mais on n'avait pas su continuer. Un jour, on s'était arrêtés dans un restaurant au bord du Léman, une table en terrasse, avec le soleil sur le lac. Il avait voulu qu'on s'assoie côte à côte, "pour avoir tous les deux la vue sur les bateaux". Le serveur nous avait regardés bizarrement.

Pendant tout le temps du repas, je me suis demandé ce qui nous était arrivé.

Au dessert, on était encore ensemble mais plus vraiment, on était plutôt avec le lac. Au café, il m'a dit qu'il avait envie d'acheter un voilier. Je lui ai répondu que la voile était le moyen le plus inconfortable pour aller d'un endroit à un autre. Il était resté un moment avec ses beaux yeux dans la vue, et il m'avait avoué que, le temps d'une traversée, ça ne lui déplairait pas d'être inconfortable.

Il était allé fumer au bout du ponton et le serveur m'avait apporté l'addition.

La fin avait commencé comme ça, avec des désirs de voile, ensuite, c'est tout le reste qui s'était mis à lâcher. Par pans.

Plus envie des mêmes choses.

Plus envie de nous.

Lassés des dimanches.

Même la tendresse n'avait plus sa part. On avait trop vécu ensemble, on était fatigués.

Le soir, je n'ai pas eu envie de ressortir. J'ai dîné d'une soupe aux lentilles vidée d'une brique Knorr.

J'ai éteint la lumière et la bête du grenier est venue gratter le plancher. Un chat ou une fouine, un rat peut-être. J'ai allumé à nouveau et le bruit s'est arrêté. Il a repris dès que j'ai éteint.

Jeudi 6 décembre

Yvon est arrivé à l'heure convenue, sa caméra à l'épaule.

— T'as une sale tête..., il a constaté après un bref regard.

— J'ai une fouine dans mon grenier, elle m'a empêchée de dormir.

— Les fouines, ça va ça vient.

Il s'est avancé vers la scierie.

— Tu m'accompagnes? Il me faut l'autorisation pour filmer.

— C'est obligatoire?

— Non, mais c'est mieux si je l'ai. Et l'autorisation, c'est Jean qui la donne... Si tu es avec moi, il ne me la refusera pas.

Je l'ai suivi. La scierie était un labyrinthe avec des machines, des hommes et du bruit. Autrefois, on fabriquait des cercueils qui avaient la réputation de résister au temps, comme neufs après des siècles au fond des tombes, paraît-il. Il en restait quelques-uns, derrière, sous un appentis. On avait usiné aussi des gros crayons de couleur et des quilles pour enfants.

Jean était tout au fond d'un atelier. Il surveillait la découpe d'une scie à ruban qui débitait un tronc dans le sens de la longueur, neuf planches tranchées dans la même grume, ça faisait hurler la lame.

On s'est avancés. Le bruit était assourdissant. La poussière volait.

Il nous a vus, nous a fait signe. Il avait un corps aux mouvements tranquilles, des cuisses solides comme des poteaux. Au milieu de toutes ces planches, il ressemblait au charpentier de la Bible.

Yvon lui a parlé de son projet, un reportage sur la piste, filmer la nature après l'avalanche et le travail des hommes. À cause du

bruit, ils ne se comprenaient pas, Jean nous a fait entrer dans son bureau. Une pièce vitrée avec une table. Des armoires. Des cartes postales sur les portes en fer, la mer, le soleil et la plage des Baléares.

Yvon a expliqué qu'il voulait suivre les bûcherons sur le couloir de coupe. Jean, ça ne lui plaisait pas trop la présence de ce gamin parmi ses hommes.

— C'est pas des stars, mes gars.

— Ce serait juste des images et quelques questions.

— Justement, les questions, ils n'aiment pas ça. Et puis c'est dangereux, il y a des lames partout.

— Je ferai gaffe.

— Faire gaffe, des fois, ça ne suffit pas. On peut se faire entamer le crâne, il suffit d'une branche. Il y a des exemples au Val de types qui se sont fait faucher les reins. Et des plus malins que toi.

Yvon savait.

Jean hésitait.

— Les tramps n'aiment pas qu'on soit en travers de leur route.

— J'y serai pas. J'ai un bon zoom qui permet de filmer de loin.

Jean s'est tourné vers moi.

— Tu vas bien, toi?

— Ça va.

— En vacances?

— Pas vraiment...

Il a parlé à nouveau avec Yvon. La fenêtre derrière lui donnait sur le parking. Éclairait son profil. Je voyais les tas de planches, les piquets, les troncs et les deux grands bulls immobiles.

Jean a tapoté plusieurs fois avec le bout d'un crayon sur le coin de la table.

— Tu filmes tout ce que tu veux mais tu leur demandes. Et s'ils ne veulent pas, tu n'insistes pas.

— D'accord.

— Et s'ils te disent de dégager, tu ne fais pas répéter.

— OK. Je peux filmer les machines?

— Tu peux.

Yvon est ressorti avec sa caméra. Il m'a fait un clin d'œil en passant.

Avec Jean, on est restés. Il y avait longtemps qu'on ne s'était pas parlé. Des saluts de loin, quelques mots quand je venais avec

le père des filles. Aujourd'hui, j'étais seule, ça changeait ma façon de m'attarder.

— Ça me fait plaisir que tu sois là, il a dit.

J'ai rougi. Il a tourné la tête parce qu'un type était entré, des courroies attendues n'avaient pas été livrées, Jean a dû vérifier dans un carnet de commandes.

— Tu vas traîner avec Yvon sur le bois de coupe?

— Je ne sais pas... oui, peut-être...

Le téléphone a sonné. Il a répondu. Il m'observait tout en parlant. Il a griffonné quelques notes avant de raccrocher.

— Tu l'avais déjà, la dernière fois, ce pull... La patte d'ours...

— Je l'avais, oui...

— Mon père m'a dit que vous attendiez Curtil?

Un bûcheron a passé la tête, il s'est excusé, a laissé du courrier sur la table, un gros catalogue de machines. Un autre a suivi, il y avait un problème de réglage sur la scie centrale, une poulie qui lâchait, il fallait que Jean vienne voir.

Le téléphone a encore sonné.

Contre le mur, une énorme horloge marquait l'heure par le défilement de grands chiffres noirs. Une mesure du temps qui ne laissait pas de trace, donnait le sentiment que cela n'avait pas tant d'importance, qu'il s'agissait seulement d'un éternel recommencement.

Le téléphone a sonné pour la troisième fois. Ça devenait compliqué de rester. Jean a décroché, il a obstrué le téléphone avec sa main. Il était désolé, m'a dit qu'il était dans un tunnel, qu'il n'avait plus le temps de rien.

— Tu repars quand?

— Je ne sais pas...

— Faudra qu'on dîne ensemble un soir.

— Faudra, oui...

J'ai retrouvé Yvon dehors, sous le hangar de stockage, il filait les entrepôts ouverts au vent. Des planches soulevées par une grue tournoyaient au bout d'une chaîne. Partout, il y avait des camions, des flaques et des hommes.

On a pris la route qui monte en lacets après le lavoir. On est passé devant l'hôtel où travaillait Gaby. Un vieux tracteur

cahotait devant nous, une carlingue rouge, le moteur à nu. À cause des virages, il était impossible de doubler, on a dû le suivre en regardant la tête du grand type qui balançait. Après, la route s'est rétrécie. Des pans entiers de forêt étaient vrillés. La voiture était basse de plancher, Philippe m'avait prévenue, il fallait faire gaffe aux trous.

La ligne de chemin de fer filait en contrebas et la rivière serpentait entre les sapins, une brillance de faux diamants, on aurait dit une carte postale. Yvon a voulu filmer un train qui passait au loin.

J'ai garé la voiture sur la dernière plateforme de croisement. De là, on avait une vue parfaite sur ce que serait la piste. Une descente vertigineuse. Le bruit courait qu'elle aurait la difficulté des noires, qu'on l'appellerait la Grande Valeuse, un nom qui lui ferait une réputation capable de rivaliser avec les pistes voisines, celles des communes fières.

On disait qu'après celle-là, il y en aurait d'autres. Des plus faciles, pour débutants. Des pistes pour luges. Que c'est la première qui comptait. Le bruit s'était répandu. Certains voyaient les avantages, un bourg trop tranquille enfin transformé en station, d'autres avaient monté une association pour sauver la quiétude du Val.

J'ai marché sur le sentier. Le moteur du treuil ronflait, les câbles se tendaient comme les haubans d'une frégate, ils arrachaient les troncs de la boue, les tiraient jusqu'à la cime de la colline.

Des bûcherons déracinaient les souches avec des chaînes reliées à des tracteurs. Ils portaient tous les mêmes blousons orange à bandes fluorescentes. Des casques blancs. Cette saignée était une faiseuse de veuves. Des mois qu'ils travaillaient dessus et il restait encore des centaines d'arbres décapités tout le long du couloir. Certains troncs déchiquetés semblaient des échardes géantes. Les arbres encore debout prenaient l'allure de mâts de cocagne.

J'ai longtemps cru que les paysages qui m'avaient vue grandir ne changeraient jamais et il avait suffi de quelques minutes pour que cette forêt magnifique soit transformée en une terre de désolation.

Yvon a fait un plan du treuil sur la plateforme. Je lui ai dit que plaquer sa main contre un tronc le mettrait sous la protection d'Atar. Il m'a lancé un sourire narquois, il n'y croyait pas

aux légendes et celle-ci était druidique, plus archaïque encore que toutes les autres. Il a quand même plaqué sa main, les cinq doigts écartés. Après, il a filmé l'écorce rouge dans les flaques.

Midi. Les hommes se sont regroupés, ils ont sorti le bidon d'eau et les casse-croûte préparés par Diego. On s'est approchés. L'un d'eux a dit qu'après le passage des tronçonneuses, il resterait une colline sans rien, des culs de pucelle! Ça les a tous fait marrer.

J'ai remonté le sentier. Je suis née ici, sur ces hauteurs, un lieu-dit qui s'appelle la Malfondière, la région est celle des Terres-Sombres. Ma maison d'enfance, deux cents mètres plus haut. Une bâtisse étroite en béton gris. Deux pièces en rez-de-chaussée. Trois chambres à l'étage. Quatre fenêtres, deux lucarnes. Une construction sobre et solide. Un escalier qui avait brûlé. On entraît chez nous par un portail blanc, tout le devant était en herbe, il y avait un perron en pierres, un jardin clos. La forêt autour.

Quand Curtil n'était pas là, on poussait les meubles et on jouait au golf dans le salon, avec des bâtons, le plancher était rayé par nos coups, on tirait le tapis dessus pour qu'il ne les voie pas.

De notre maison, il ne reste que des murs, une cheminée énorme au milieu des gravats, et tout ce que j'ai dans la mémoire. Des années particulières, jusqu'à mes six ans et que le feu ravage tout.

J'ai poussé la grille.

Des petits buis bordaient l'allée centrale. La terre avait remonté des éclats de faïence, assiettes ou bols. Des coquilles vides d'escargots minuscules. Mon bel épicéa, une pousse offerte dans le numéro 347 d'un *Pif Gadget* daté de 1975. Je l'avais plantée dans un pot. Aux premières feuilles, la mise en terre. La brindille avait pris vingt mètres et ses aiguilles brunes tapissaient le sol. Je me suis collée au tronc. J'ai noué mes bras. Les arbres sont vivants, celui qui les plante choisit une place pour eux et à tout jamais les racines les retiennent.

Cet arbre a été la première chose vivante dont je me sois préoccupée.

À chacun de mes passages au Val, je monte voir la maison. J'en fais le tour. Je m'assois.

Plus haut, il y a la ferme des Boson et une autre famille aux enfants nombreux. Plus haut encore, la maison de la Veuve, ma

tante parce que sœur de Curtil, elle règne sur quelques hectares de bois et quatre filles toutes plus laides les unes que les autres. Ses filles sont mes cousines. Et si on remonte encore dans les générations, on trouve une ancêtre qui lisait l'avenir dans les boyaux des bêtes.

Trois grands chênes se dressaient en contrebas, dans un plat de forêt où poussaient seulement des sapins et des bouleaux. Ils avaient résisté à l'avalanche mais leurs troncs étaient marqués d'une croix.

Je suis revenue sur mes pas. Le ciel était devenu noir. J'ai senti quelques gouttes. Je suis redescendue en coupant par le bois. J'ai glissé, mon bras a heurté un rocher, je suis arrivée à la voiture avec une douleur au coude et dix centimètres de terre grasse sous mes semelles.

J'ai déposé Yvon chez lui et je suis passée à *La Lanterne*. Francky était en train d'accrocher des guirlandes au-dessus du bar. Il avait mis des pères Noël en velours rouge sur toutes les tables et des rennes phosphorescents.

Un type buvait tout seul au zinc.

Philippe était là. J'ai récupéré le journal, acheté trois cartes postales avec enveloppes et timbres. Deux pour les filles. La troisième, pour la concierge, pendant mon absence, c'est elle qui ramassait le courrier, arrosait les plantes et nourrissait le hérisson.

J'ai commandé un Campari avec des cacahuètes. Je suis venue écrire mes cartes en face de Philippe.

Cinq randonneurs étaient regroupés, ils avaient remonté la vallée, voulaient dépasser les Bardeaux, le gouffre de la Joule et poursuivre jusqu'au grand lac. Ils avaient déplié une carte, repéraient l'itinéraire.

Francky les écoutait en lavant ses tasses. Philippe évaluait son budget pour l'année. Il a fini par relever la tête et leur a conseillé de ne pas y aller, que le temps était nerveux.

— Ça va tomber, il a précisé en montrant l'épaisseur noire du ciel.

— On nous a dit que ça allait tenir.

— Faut pas croire tout c'qu'on vous dit.

Ils avaient des sacs à dos, des capes en plastique, des chapeaux.

Ils ont voulu tenter.

On les a regardés sortir.

Philippe a replongé dans ses dossiers.

— Ça fait quand même un peu peur, tous ces cons... il a lâché.

J'ai souri.

Pas lui.

J'ai relevé ma manche. Un hématome s'était formé là où mon bras avait cogné, la peau avait pris une tournure sombre, avoisinait avec la couleur de la terre sur laquelle j'avais glissé. Quand il a vu ça, Philippe est allé chercher un tube de pommade dans son pick-up.

— Tu étales épais cinq fois par jour.

Ça sentait le camphre.

— L'odeur, c'est la part pour les anges, il a dit.

J'ai passé la crème. J'ai fini les mots des filles. Mes doigts empestaient le camphre. J'ai pensé que les cartes allaient puer aussi.

Philippe a relevé la tête. Pour lire, il chaussait des demi-lunes. Il m'a regardée par-dessus.

— Tu fêtes Noël avec nous cette année?

Il a dit que ça ferait plaisir à Emma. Qu'il y aurait sûrement Curtil.

J'ai dit oui, peut-être, qu'on verrait. Il m'a dévisagée un moment comme si j'étais un problème.

— Peut-être, c'est pas une réponse.

Un de ses collègues est arrivé. J'ai pris mon Campari et mes cacahuètes et je suis allée voir le puzzle de Diego. Les bordures étaient terminées, elles délimitaient le périmètre, plus d'un mètre de long sur quatre-vingts centimètres de large, il restait à agencer toutes les autres pièces. Il y en avait un plein sac et d'autres qui étaient triées.

J'ai passé la main sur les surfaces déjà assemblées. Des aplats sombres, presque noirs, côtoyaient d'autres dans les tons bleu-gris. Des fragments épars. Petits détails. Ce qui semblait être des lumières sur fond de nuit. Projecteurs? Lampadaires? Des pièces aux nuances orange et jaune étaient isolées dans une coupe.

Diego assemblait sans jamais avoir vu le modèle, il découvrait l'image au fur et à mesure que les pièces s'emboîtaient.

Quand il était allé au magasin, il avait demandé à la vendeuse un trois mille pièces dans la marque Ravensburger. C'est elle qui,